

LE MINISTRE

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } HAUTE-VILLE, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 18. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 20 MARS, 1841.

[No. 3.

Sommaire :— Poésie : Fragnens.— Portrait d'une Femme, continuation.— SCIENCE, PHYSIQUE DU GLOBE : Météorologie d'Europe et d'Amérique.— PHYSIOLOGIE : Circulation du Chars.— Revue du Mémoire du Révérend DR. WILKIE, sur un système général d'éducation.— Mélanges.— Le Négociant Bayonnais.

POÉSIE.

M. L. Belmontet, qui a fait à la fois ses preuves de poésie et d'affection dévouée pour la famille Bonaparte, ne pouvait laisser passer le grand acte de la translation des cendres, sans jeter, comme disent les classiques, quelques fleurs poétiques sur l'illustre tombe. M. Belmontet vient de publier sous ce titre : *"L'Empereur n'est pas mort"* un petit poème qui nous offre à louer beaucoup de cœur et de verve, toutes réserves faites contre l'enthousiasme trop absolu, à notre sens, que des amitiés personnelles inspirent à l'auteur pour tout ce qui tient au régime impérial.

Voici un court extrait qui justifiera nos éloges et expliquera nos réserves :

Voilà ce beau profil qui, tourné vers les astres,
Reste encore assombri de nos derniers désastres,
Profil olympien, dont l'angle aimé des arts
Semble sculpté des mains qui firent les Césars.
Voilà ce front divin que toucha le saint chrême,
Où la France habitait, même à l'heure suprême !
Ce cerveau d'où sortit, chef-d'œuvre social,
Avec tous ses degrés son globe impérial,
Noble foyer, qui, même en ses jours de souffrance,
Fut toujours, on travail, des destins de la France !
Ces yeux où la pensée étincelait au fond,
D'où jaillissait l'éclair comme d'un ciel profond !
Ces lèvres d'où tombait en sublimes paroles
Le sort des royautes dont il dictait les rôles,
Et qu'encore au cercueil entr'ouvrent à demi
Les dédains de sa mort sous un ciel ennemi !
Cette main de bienfaits en tous temps occupée,
Qui portait aussi haut le sceptre que l'épée,
Et dont le doigt tendu vers un but surhumain
Aux temps comme aux soldats indiquait leur chemin !
Cette large poitrine ouverte à tout oracle,
Où les instincts du peuple avaient leur tabernacle.
Soleil de la bataille, elle allait en courant
Annoncer la victoire au loin de rang en rang ;
Et sous les blancs revers de son habit de guerre
Elle cachait ce cœur d'où partait son tonnerre,
Où le peuple savait que veillait son bonheur,
Où nos prospérités naissaient de notre honneur !
Le voilà tout froissé des mains de l'Angleterre
Ce cœur qui renfermait l'avenir de la terre !...
Tout est là, tout le Dieu du peuple en qui l'on croit,
Tout un empire, un monde en cet espace étroit.

A côté des vers de M. Belmontet, nous aimons à citer comme l'expression plus complète de notre pensée sur Napoléon, ceux d'un jeune poète, M. Jules Baget, au premier ouvrage de qui nous avons déjà rendu une justice que mérite de nouveau sa dernière satire intitulée *Dix ans de règne*.

Ce n'était pas ainsi qu'il comprenait la gloire,
Ce fier Napoléon, soleil de notre histoire !
Il avait l'âme haute, et prompt à se venger,
Son bras savait punir qui l'osait outrager.
Et c'est en ce moment, misérables pygmées,
Que vous rouvrez la France au géant des armées !
Est-ce pour imprimer comme un dernier affront
Le sceau de notre honte à son auguste front,
Et pour mieux lui montrer toute l'ignominie
De ce pauvre pays qu'illustra son génie ?
Despote comme vous, il eut du moins pour lui
Le redoutable éclat dont son glaive avait lui.
Mais vous, qu'avez-vous fait, cœurs faibles et timides,
Vous, qui parodiez l'homme des Pyramides ?
Je cherche vos exploits, et je vois vos drapeaux
Dormir obscurément dans un lâche repos.
Je cherche vos lauriers et nobles blessures,
Et je vous vois meurtris de mille sétrissures.
Et c'est vous, vous, jouets du monde occidental,
Qui du grand exilé dressiez le piédestal !
Allez, ne touchez point à ces illustres cendres.
Pour fêter un César il faut des Alexandres !
Il faut un peuple fort, et libre et respecté,
Pour lui faire cortège à l'immortalité.
Un peuple qui, paré des mains de la Victoire,
Recommence sans vous notre sublime histoire,

Et qui, sur les chemins connus de nos canons,
De nos grands généraux ressuscitant les noms,
Aille redemander aux vieux champs de bataille
Des triomphes nouveaux mesurés à sa taille.
A ceux-là seuls le droit d'honorer le géant ;
Pour vous, fils de la peur, rentrez dans le néant !...

UN PORTRAIT DE FEMME.

CONTINUATION.

Au moment où Cécile allait entrer dans le salon, Claire lui prit la main et se penchant à son oreille, elle lui dit à voix basse :

—Cécile, j'ai à te parler.

Cécile eut peur, car il lui sembla que la voix de sa sœur avait tremblé, et que la main qui avait touché la sienne était brûlante comme un tison ardent. Elle suivit Claire qui monta rapidement l'escalier et entra dans sa chambre ; quand la porte se fut reformée sur elles deux, ce calme apparent que Claire avait conservé pendant le déjeuner disparut tout à coup, et comme si une maladie lente et cruelle l'eût dévorée, ses yeux s'entourèrent d'un cercle livide, et son visage devint d'une pâleur effrayante, la respiration haletante et oppressée déborda de sa poitrine.—Pendant quelques instans elle s'appuya à la cheminée pour ne pas tomber à la renverse ; puis, peu à peu, elle reprit le calme de ses sens.

—Ah ! dit-elle tout bas, j'ai cru que j'en mourrais.—Mon Dieu ! que c'est horrible de contenir dans son cœur une douleur qui vous étouffe et qui vous tue ! ! ! !

Elle s'avança vers Cécile, qui était restée debout à l'une des extrémités de la chambre, appuyée au mur, et la tête silencieusement inclinée.

—Cécile, lui dit-elle, et sa voix tremblait comme tremblait tout son corps, je sais tout, j'ai tout entendu ;—j'étais dans le jardin.

—Pauvre Claire, dit Cécile en levant sur elle ses yeux baignés de larmes.... pauvre Claire !

—Et pourquoi me plaignez-vous ? interrompit Claire d'une voix sèche et dure, vous ai-je demandé de me plaindre ?—Pourquoi ces larmes ? mais relevez donc la tête : vous devez être bien heureuse et bien fière, puisqu'il vous aime ; c'était ce que vous cherchiez, ce que vous vouliez, ce que vous demandiez.

—Ma sœur, dit Cécile d'une voix bien triste.

—Mais non !... non, continue Claire dont le visage s'était tout à coup empourpré d'une rougeur ardente, je vous dis que je ne veux pas que vous me plaigniez : je suis très heureuse, je suis très contente ; vous n'avez donc pas vu que je vous mentais, que je n'aimais pas du tout M. Ludovic. Eh ! pourquoi l'aurais-je aimé !—qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit pour que je l'aime ? Non, je ne l'aime pas ;—je plaisantais, je riais.—Oui..... je l'aurais épousé, parce que mon père le voulait ; mais je ne l'aimais pas.—Il vous aime, j'en suis enchantée, vous serez heureux ensemble.

En parlant ainsi, elle serrait la main de Cécile dans ses deux mains crispées.

Cécile était abattu, bouleversée ; elle comprenait, à travers ce flot de paroles irritées, l'horrible douleur qui brisait le cœur de la pauvre Claire. Elle se rapprocha de sa sœur, et la regardant avec ce visage si doux et si triste qui la faisait ressembler à l'ange de la douleur.

—Ma sœur, lui dit-elle d'une voix bien basse, c'est mal de me parler ainsi, d'avoir pour moi, pour ta sœur, des paroles dures et cruelles ; tu souffres, tu souffres horriblement, et moi je suis bien malheureuse.

Parlant ainsi, la pauvre Cécile ne cherchait pas à cacher les larmes qui coulaient de ses yeux et glissaient lentement le long de ses joues.—Claire releva la tête, et devant ce visage si triste, devant ces larmes qui coulaient silencieusement, elle sentit son cœur se fondre, et le poids de sa douleur, si longtemps comprimé au fond de sa poitrine, remonter à la surface. Elle joignit ses deux mains au dessus de sa tête, et s'écria avec cette voix indéfinissable, livrée aux tortures les plus affreuses d'une âme ulcérée.

—Ah ! oui... oui, je souffre horriblement.—Que je serais heureuse si je pouvais mourir ! ! ! !

La digue de glace que l'énergie de cette femme avait jetée devant sa douleur était rompue ; elle tomba à genoux, effaîsée sur elle-même, et sanglotta.

Cécile, elle aussi, s'agenouilla, se penchant vers sa sœur et mêlant ses larmes à celles qui coulaient déjà.

—Ma sœur, ma bonne sœur, dit-elle, je t'en supplie, ne te désespère pas ainsi ; Dieu n'est-il pas là qui veille sur toutes ses créatures, sur celles qui souffrent, plus que sur les autres ? Dieu n'est-il pas là pour entendre nos prières ?—Ne nous désolons plus ainsi, ma sœur, joignons les mains et prions.

—La prière, c'est l'espérance, dit tout bas Claire, et moi je n'ai plus d'espérance.

—Ecoute, Claire, reprit Cécile en appuyant sa tête sur l'épaule de sa sœur, ce qui est arrivé ce matin, je ne le com-

prends pas ; c'est un songe, tous trois nous avons rêvé.—Je n'aime pas M. Ludovic.

—Mais il t'aime, s'écria Claire d'une voix déchirante, —il t'aime !

—Non, c'est impossible ; pourquoi m'aimerait-il ?—Mais tu es bien plus jolie que moi, toi, Claire. Il ne m'aime pas, il ne peut m'aimer, moi, pauvre enfant sortie du couvent ; j'ai mal compris ce qu'il m'a dit, vois-tu ?

—Je l'ai bien compris, moi, Cécile ; et chaque mot qu'il prononçait entrait dans mon cœur comme une blessure mortelle ; —il m'a tuée.

—Demain je rentre dans mon couvent, dit Cécile après quelque tems de silence, demain je me renferme dans ces murs glacés pour n'en sortir jamais.—Oh ! ma sœur, pourquoi m'as-tu écrit ? tendre et bonne sœur, pourquoi m'as-tu amenée auprès de toi ? —C'est moi qui ai détruit ton bonheur, et qu'ai-je fait pour cela ? mon Dieu !

—Il t'aime.—C'était ta destinée, Cécile, d'être aimée de lui, comme la mienne est de souffrir.

—Eh bien ! si cet amour que je ne comprends pas, que je ne veux pas comprendre, ajouta-t-elle tout bas, il t'éprouve réellement, je te le répète, ma sœur, je partirai.

—Non, Cécile.

—Le couvent n'a rien qui m'effraie, j'y suis habituée ; j'y vivrai tranquille et heureuse, Claire, j'y mourrai contente ; et toi, toi !... oh ! il t'aimera, ma sœur, car tu es belle, car tu as toute l'élégance et toute la noblesse de ce monde que je ne connais pas, car tu es entourée partout d'hommages et d'adorateurs, car nulle plus que toi, ma sœur, n'excelle dans ces exercices brillants, nulle plus que toi n'est gracieuse dans un quadrille, nulle ne sait mieux manier un cheval ardent ; aux chasses de la cour comme aux bails, ton nom est dans toutes les bouches ; c'est à qui cherchera l'honneur d'être ton cavalier.—Oh ! sois en sûre, ma sœur, c'est une folie, une fièvre ; mais demain, mais aujourd'hui, mais ce soir, peut-être, tu le verras à tes genoux te demander pardon, les mains jointes et le regard suppliant.

Claire avait écouté attentivement les paroles de Cécile, et un instant elle avait souri à cette pensée de triomphes et d'hommages qui pouvaient ramener à elle le cœur de Ludovic ; elle se voyait entourée d'adoration, elle se voyait l'idole des fêtes de la cour, et son amour-propre de femme, si cruellement blessé, se relevait avec orgueil ; bientôt cet espoir s'effaça de son cœur et le laissa comme avant, saignant et désolé ; mais la résignation, le courage des malheureux, avaient fait place à la colère qui, tout à l'heure encore, empourprait ses joues, et à ce morne et pâle désespoir qui l'avait abattue ; elle se releva à moitié, et prenant cette fois les deux mains de Cécile avec une tendresse affectueuse :

—Mapauvre Cécile, lui dit-elle, en laissant retomber sur sa sœur son regard tout mouillé de larmes, je te demande pardon de ce que je t'ai dit tout à l'heure ; j'avais la tête perdue ; mais je souffrais tant !... Entends-tu, je te demande pardon ; j'ai été dure et cruelle envers toi, qui ne m'avais rien fait ; mais c'est que tu ne peux pas savoir, ma bonne sœur, l'horrible douleur qui m'a brisée devant cette révélation si soudaine et si inattendue ; j'ai senti tout mon corps tressaillir horriblement, mon cœur s'est glacé, il m'a semblé que le sang ne circulait plus dans mes veines.—C'était affreux !—Ma tête me brûlait en la touchant, comme si j'eusses posé mes mains sur un brasier ardent.—Vois-tu, ma sœur, si j'avais eu une arme dans les mains, je l'aurais tué, je te le jure, je l'aurais tué ; sans un regret, sans un remords ;... il me faisait tant souffrir ! ! ! !

Parlant ainsi, le visage de Claire avait pris une expression de dureté indicible, et son regard flamboyant errait vaguement autour d'elle ; elle resta quelques minutes sans parler ; puis elle reprit doucement, et sa voix avait quelque chose de triste et de grave :

—Non ma sœur, non tu ne partiras pas, je ne veux pas que tu retournes au couvent, non, tu resteras ici ; oh ! maintenant, tu le vois, je suis calme, résignée, je ne souffre plus ; —que m'importe ce qui m'arrive, je suis préparée à tout. Je suis forte, j'ai du courage.—M. Ludovic d'Alaincourt est bien libre de t'aimer, tu es bien libre de l'aimer si tu veux, toi ; —tu vois que je parle bien tranquillement de ces choses-là. S'il y avait des larmes dans mes yeux, elles sont séchées à présent. J'aimais M. Ludovic, oui, je te l'avoue, j'aimais beaucoup ; sans doute, parce que le premier il m'avait fait la cour, parce que depuis des années nous vivions à côté l'un de l'autre, parce qu'il était auprès de moi, plus galant, plus empressé qu'un autre, peut-être enfin parce que ma mère m'avait dit de l'aimer, et qu'il devait être mon époux ; que sais-je moi ? Je l'aimais sans savoir ni pourquoi, ni comment ; ou plutôt je croyais l'aimer.—Mais toi, Cécile, voyons, dis-moi, l'aimes-tu ?

—Moi.... dit Cécile étonnée de cette question, et levant vers sa sœur ses yeux qu'elle avait toujours tenus baissés.

—Ce serait tout simple, M. Ludovic est jeune, il est bien.